

## **Jean-François Bonnefon : Nous raisonnons rarement de manière logique**

Propos recueillis par Jean-François Marmion

Article publié le 06/04/2011 – Le Cercle Psy, le site de toutes les psychologies.

### **Dans votre livre, vous contestez ce que vous appelez le Modèle Zéro du raisonnement. Qu'entendez-vous par là ?**

Le Modèle Zéro est une fiction synthétisant et exagérant les pires aspects de la psychologie du raisonnement traditionnelle, dont les diverses théories considéraient *grosso modo* que nous raisonnons au quotidien suivant les règles de la logique pure. Leur noyau commun portait uniquement sur la déduction, c'est-à-dire comment parvenir à une conclusion absolument sûre à partir d'éléments absolument sûrs. Or, la déduction ne représente qu'une infime fraction de nos raisonnements, compliqués par toutes sortes de paramètres : par exemple, nos préférences, ce qu'on voudrait voir arriver, ce qu'on aimerait être vrai. Pendant longtemps, on a ainsi étudié nos raisonnements portant sur des faits désincarnés, sans se préoccuper de savoir s'ils étaient désirables, ni pour qui. On faisait comme si nous raisonnions toujours pour le plaisir de raisonner, sans but pratique. Or non seulement nous raisonnons dans un certain but, mais nous sommes aussi capables de le faire en intégrant les buts présumés d'autrui. Quand nous raisonnons à propos des gens, nous prenons en compte ce que nous pensons qu'ils veulent. Par exemple, vous demandez à un collègue si ça le dérange de venir à une réunion à 18 h. Il vous répond que s'il y va, personne n'ira chercher ses enfants à l'école. Pour le Modèle Zéro, en strict logicien qui prend toute déclaration au pied de la lettre, le collègue est d'accord pour venir à la réunion, mais il vous signale juste une conséquence sans importance de cette action. En réalité, nous comprenons très bien que c'est l'inverse, qu'il ne veut pas aller à la réunion, sinon les conséquences seront indésirables pour lui. Quelqu'un qui raisonnerait toujours de manière aussi rigide que le Modèle zéro aurait beaucoup de mal au quotidien !

### **Vous expliquez que le rôle de l'incertitude a été négligé par le Modèle Zéro.**

On savait les gens capables de se débrouiller dans l'incertitude, mais on considérait que c'était marginal. Puis de plus en plus de chercheurs ont signalé que c'était l'inverse, que le temps quotidien accordé à la déduction, la manipulation d'information sûre, était secondaire. La vraie capacité primitive est celle de manier l'incertitude, la déduction n'en représentant qu'un cas limite. Quand on est capable de raisonner avec l'incertitude, on le peut avec la certitude : qui peut le plus peut le moins. D'où des théories tentant à présent d'expliquer le plus plutôt que le moins...

### **D'autre part, le Modèle Zéro ne tenait pas compte du fait que diverses personnes pouvaient arriver à des conclusions différentes sur le même problème ?**

C'est surprenant, mais la psychologie du raisonnement a longtemps voulu expliquer « la » réponse. Si 80 % des gens donnaient la même réponse à un problème, le Modèle Zéro cherchait comment ils produisaient cette réponse. Les 20 % restants, on supposait qu'ils avaient simplement été distraits. Les concepteurs de tests du raisonnement voulaient identifier des invariants dans les réponses, et pas différencier les raisonneurs ni mesurer d'écarts entre leurs performances. Si les réponses variaient, on pensait que les tests étaient mal conçus, mais pas que les gens raisonnaient différemment. C'est depuis une dizaine d'années seulement qu'on s'intéresse aux sujets qui ne répondent pas comme la majorité.

**Vous dites que les psychologies du raisonnement et de la décision ont longtemps fonctionné en s'ignorant. Pourquoi des spécialités aussi distinctes alors qu'avant de décider, on raisonne ?**

Là encore, c'est une question de rapport à la certitude. La psychologie du raisonnement n'a longtemps été que celle de la déduction, qui intéressait très peu les spécialistes de la décision. Cette dernière repose par définition sur la manipulation de l'incertain, puisqu'il faut choisir, selon ses croyances et préférences, entre des options aux conséquences difficiles à évaluer. L'incertitude et les préférences, éléments essentiels de la psychologie de la décision, étaient complètement hors-champ du Modèle Zéro.

**Est-il plus facile maintenant de prédire le succès d'un sujet à un problème logique ?**

Ce n'est pas « facile », mais « plus facile », en effet. On parvient mieux à identifier des patrons de réponses : par exemple, ceux qui répondent 1 au problème A vont probablement donner la réponse 3 au problème B. Les réponses sont corrélées entre elles suivant des profils de raisonnement, mais aussi des dispositions comme les capacités de stockage en mémoire à court terme.

**Quels sont les futurs grands enjeux de la psychologie du raisonnement ?**

Etablir la cohérence entre plusieurs recherches qui ont émergé parallèlement pour casser les frontières de la discipline : certains auteurs sont spécialisés dans l'incertitude, d'autres dans les préférences... Tout le monde est d'accord sur ce que n'est plus la discipline, mais il nous manque une grande théorie qui unifierait tous ses développements. Il faut aussi se poser la question des applications de la psychologie du raisonnement. La recherche fondamentale a avancé d'un coup, mais pour quoi faire ? Ce sera l'objet d'une table ronde en 2012, lors du Congrès international de psychologie qui rassemblera plusieurs milliers de psychologues.

**Peut-on imaginer des applications cliniques de cette discipline, avec une meilleure compréhension de raisonnements à première vue bizarres chez des patients comme les schizophrènes, par exemple ?**

Tout à fait. Avec le Modèle Zéro, on pouvait simplement tenter d'identifier des déficits dans le raisonnement logique chez les patients schizophrènes, Alzheimer, Parkinson... C'était très limité. Nous pouvons maintenant poser des questions plus précises : le déficit est-il du côté de la manipulation de l'incertitude ? Ou bien de la compréhension des buts d'autrui ?... Néanmoins, nous n'en sommes pas encore à l'élaboration d'échelles standardisées ou de questionnaires. Les chercheurs concernés n'en sont qu'au stade de tenter, pour des patients, l'utilisation d'outils qui ont fait leur preuve dans la population ordinaire. Mais nous y arrivons, petit à petit.